

La part de l'enseignement de la littérature dans l'acquisition d'une culture littéraire

[Monique Bosco]

Monique Bosco

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968
Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bosco, M. (1968). [Monique Bosco]. *Liberté*, 10(3), 52-57.

*la part de l'enseignement
de la littérature
dans l'acquisition d'une
culture littéraire*

monique bosco

«La part de l'enseignement de la littérature dans l'acquisition d'une culture littéraire» voilà le thème qui nous était proposé; et que, dans un moment de folle inconscience, j'ai accepté de traiter. Déjà, il y a quelques semaines, la difficulté de cerner une question semblable, ainsi énoncée, me semblait presque insurmontable. Mais je me rassurais en me disant que comme les mauvais étudiants qui se croient fort malins, chaque année, au moment des examens, je tâcherais de passer gentiment à côté de cette question trop épineuse pour mes moyens. Je sais par ailleurs, et fort bien, que ces mêmes étudiants sont durement recalés, par nous, par moi, chaque année, pour une semblable désinvolture. Mais au fur et à mesure que les événements récents qui mettent en question tout l'avenir de l'enseignement universitaire, en France et dans le monde, prenaient toujours plus d'envergure, je ressentais davantage la futilité de même essayer, en quelques minutes, de traiter un semblable problème.

Et tout d'abord, avant même d'aller plus loin, la littérature peut-elle être enseignée? doit-elle être enseignée? A quel niveau? Pour qui? Par qui? Comment? Or, c'est un fait, on l'enseigne, à tous les niveaux, et devant des auditoires de plus

en plus nombreux qui ont librement choisi de venir en entendre parler. Et elle est enseignée par des professeurs qui, eux aussi, ont librement choisi d'exercer ce métier. Et qui l'exercent le plus souvent, avec un maximum d'amour et de passion. Et pourtant, malgré tout, malgré le thème de cette table ronde qui affirme, du moins implicitement, qu'il y a une telle chose que l'enseignement de la littérature, je crois que la question mérite d'être posée. La littérature est-elle vraiment «objet d'enseignement»? Je me rappelle toujours avec joie, dans ces périodes de doute, cette remarque de Claudel, rapportée dans ses *Mémoires Improvisées*: «C'est Tchouang-Tseu qui a fait cette maxime que je me suis souvent amusé à citer en France, disant qu'il faudrait la mettre dans tous les établissements d'instruction: «Les choses que l'on peut enseigner ne valent pas la peine d'être apprises», c'est une des maximes familières du Tao.» (p. 145). Bien sûr, on peut enseigner l'histoire de la littérature, on peut parler des écrivains, «l'homme et l'œuvre» des grandes thèses de Sorbonne, on peut tourner, armé de la dernière clé critique à la mode, autour des œuvres. Mais pour quoi faire? Le plus souvent, on passe à côté d'elles. Je voudrais citer une remarque de Georges Gusdorf, dans *Pourquoi des Professeurs*: (p. 110)

«Michel-Ange, lorsqu'après des années de travail, voit pour la première fois le plafond de la Sixtine, sans doute n'y retrouve-t-il pas le rêve visionnaire pour la figuration duquel il avait tant lutté. Viendront, bien sûr, les critiques et les historiens, les professeurs qui se feront un jeu de commenter et d'expliquer, de déceler des intentions, de décrire des symétries. Le maître les écoute avec un secret ébahissement, mais en dépit de leurs belles analyses, il sait que la réalité est à la fois infiniment plus compliquée et infiniment plus simple. Il faut bien laisser dire les bavards; l'essentiel demeure cette recherche inégale, ce vœu de l'impossible, dont le maître authentique vit au jour le jour, et qui finira par le tuer. Mais cette histoire-là, personne ne peut la comprendre et d'ailleurs elle n'intéresse personne».

Mais je ne multiplierai pas les citations. J'en ai trouvé une, toute simple, toute fraîche, drôle et juste, qui remet sans doute à sa place notre rôle, si humble et si exaltant à la fois. C'est Réjean Ducharme qui l'affirme et je crois qu'il a raison: «Rien ne fait plus plaisir à un professeur que de convaincre

un de ses élèves qu'il n'y a rien de plus beau que la littérature». Voilà. C'est simple et c'est tout. Et c'est dans cette optique que je vais essayer de dire comment cet enseignement du professeur peut être exercé.

Avant d'y arriver, je voudrais aborder l'autre aspect de la question qui nous était proposé, la notion de «culture littéraire». Je m'en excuse pour ceux qui l'ont choisi, mais j'ai l'impression que ce terme de culture littéraire recouvre une réalité depuis longtemps dépassée et qui rejoint une certaine nostalgie de «l'honnête homme», lui aussi absolument introuvable, et pour cause, de nos jours. Les drames de la «culture», la vraie — que ce soit celle de la canne à sucre de Cuba ou des artichauts de Bretagne — est toujours celui de la monoculture. Il en est de même, je crois, aujourd'hui, même chez les mandarins les plus prestigieux de l'époque. Ils sont tristement conscients des lacunes de leur savoir qui n'a plus rien d'encyclopédique et des terres inconnues sur leurs cartes. Et même si les «musées imaginaires» de Malraux peuvent parfois éblouir, j'avoue qu'ils me laissent terriblement indifférente. Hélas, je crois plutôt que la notion de «culture littéraire» est devenue tristement utilitaire, sorte de denrée de luxe d'ailleurs chichement débitée dans les sociétés d'études et de conférences et autres salons où l'on s'ennuie. Il est bien évident que pour acquérir ce genre de vernis, un stage d'étude universitaire, menant à l'obtention d'un vague diplôme de compétence est parfaitement inutile. Il risquerait même de nuire au brillant talent naturel de son détenteur. J'ai vu sévir, parfois, des néophytes de nos cours de recyclage, désireux à toute force de faire profiter tout un chacun de leur nouveau savoir, qui ne sont hélas que de nouveaux casse-pieds, n'ayant rien à envier à M. Perrichon.

Donc, passons aux autres, à ces élèves innocents enfin convaincus par un professeur impénitent, au primaire ou au secondaire, «qu'il n'y a rien de plus beau que la littérature». Cet élève donc, parvenu à l'âge d'entrer à l'Université, que doit-il faire? S'il est sage, et doué et de plus désireux de bien gagner sa vie, il choisira évidemment d'entrer en sciences ou en mathématiques et de satisfaire ses passions littéraires en

dehors du 9 à 5. Sage décision. (Je serai charitable et ne parlerai pas de l'élève mal doué et qui n'aime pas la littérature — mais qui a quand même décidé de devenir un mauvais professeur de lettres: Lui ne convaincra jamais personne d'aimer Corneille ou Ronsard et rompra donc le cercle infernal des futures victimes de la magie poétique...).

Un élève doué de plus entre donc en Faculté des Lettres. Que pouvons-nous lui apporter? Presque rien. Et s'il est vraiment un étudiant intelligent et doué, il le sait fort bien. Et cela n'a aucune importance, ni pour lui ni pour nous. Ces quelques années en Faculté des Lettres, il pourra les passer en toute quiétude et bonheur à s'occuper de ce qu'il aime, à sa façon, à sa manière. Et l'alibi du diplôme à décrocher, en fin de cycle, lui donnera la bonne conscience nécessaire et l'alibi irréfutable réclamé par la société qui ne pourrait supporter que des citoyens à part entière s'amuse à jouer avec des mots ou des idées, en toute gratuité, (surtout avec des bourses du gouvernement).

J'insiste sur cette idée de gratuité. De vraies études littéraires ne peuvent être menées que dans la joie de la découverte absolument libre et pure de toute idée préconçue. C'est peut-être là que réside notre rôle le plus important: devant le jeune étudiant encore incertain de la profondeur de son engagement dans cette vocation si difficile à définir, nous devons être le vivant exemple qu'une certaine joie demeure aussi forte et fraîche, même après des années, que le don d'émerveillement devant l'œuvre d'art résiste même à l'érosion des années. Nous devons demeurer les témoins éblouis de la création des grands aînés, les témoins attentifs et curieux de la production des contemporains et des cadets. Nous devons nous élever devant toutes les impostures, tous les écrans que trop de professeurs et de manuels se plaisent à placer entre l'œuvre et eux. Car c'est de l'œuvre, dans son étrangeté et son unicité dont nous devons leur apprendre à oser s'approcher «pour de vrai», avec toute leur passion et leur appétit de savoir, de compréhension et d'amour.

Quand je pense qu'un étudiant naïf m'a demandé un jour, avec la plus grande candeur, si je croyais qu'il devait lire

l'œuvre au programme plutôt que des critiques à la mode, j'ai compris que, quelque part, quelqu'un n'avait pas bien fait son travail. Je pense aussi à cette expérience de ma première année d'enseignement. Indignée d'avoir à suivre un cours obligatoire de littérature pour obtenir son B.A. une étudiante virulente m'a sommée de lui indiquer les « applications pratiques » de la littérature. Je fus si interloquée que je n'ai pas su lui répondre. J'aurais voulu trouver mille raisons merveilleuses... Aujourd'hui, je suis heureuse de pouvoir — avec l'esprit de l'escalier — lui répondre enfin qu'elle avait raison. Il n'y a pas « d'application pratique » à cet absurde et beau métier que je préfère à tous ceux que j'ai déjà exercés. Et comme toutes les choses gratuites, il faut accepter de les payer très cher. Ce n'est que justice après tout. Pourquoi les biens matériels quand la joie du jeu nous est grâce à lui donnée, pour de si longues années. Un poème de St-Denys Garneau, *le Jeu*,¹ me semble l'exprimer à la perfection.

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé

Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait

Tantôt l'univers.

Il joue

Joie de jouer ! paradis des libertés !
Et surtout n'allez pas mettre un pied dans la chambre
On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin
Et si vous n'allez pas écraser la plus chère des fleurs invisibles

Voilà ma boîte à jouets
Pleine de mots pour faire de merveilleux enlacements
Les allier séparer marier,
Déroutements tantôt de danse
Et tout à l'heure le clair éclat du rire
Qu'on croyait perdu

Pour conserver cette joie du jeu, même dans la maturité, ce regard d'enfant, éternellement émerveillé, il faut accepter de demeurer aux yeux des autres, occupés à mille choses pratiques et lucratives, des êtres inutiles et puérils. Et il faut surtout apprendre à nos étudiants — comme à nous-mêmes — à

(1) *Le Jeu*, Fides, Poésies complètes, p. 35.

ne jamais se servir de la littérature à des fins personnelles, à ne pas détourner les œuvres de leurs créateurs, à ne pas se servir d'eux ou d'elles pour faire avancer de petites théories personnelles.

Cette théorie de la gratuité — à l'heure où tout nous somme de prendre position — à tout prix, à toute force, sur tout sujet, n'est pas aussi anachronique qu'elle peut le paraître. Là est une vérité, une liberté essentielle qui n'a que trop peu cours, de nos jours. Pourtant, ce sont toujours les gens en marge d'une société donnée, apparemment distraits et inoffensifs, qui voient souvent le plus clair, le plus vite. Ce n'est sans doute pas un hasard si ce sont des étudiants de lettres qui se révoltent toujours les premiers dans le monde, osant crier les premiers que «le roi est nu». S'ils sont sincères, ils ne seront pas davantage les courtisans de son successeur. Comme le disait Balzac, avec candeur, lassé d'une longue discussion politique: «Passons aux choses sérieuses», c'est-à-dire à la littérature. Et si Réjean Ducharme a raison de dire que: «Rien ne fait plus plaisir à un professeur que de convaincre un de ses élèves qu'il n'y a rien de plus beau que la littérature» c'est bien évidemment parce que chaque professeur est intimement convaincu que là est la «vraie vie».

MONIQUE BOSCO

miche! van schendel

Le thème proposé à nos réflexions a les apparences d'un truisme. Il n'en a que les apparences. Il devrait, semble-t-il, aller de soi que l'enseignement de la littérature et la culture littéraire se trouvent dans un rapport nécessaire et indissociable. Ce n'est pas ce que manifeste la réalité contemporaine de la littérature et de l'enseignement.

Notre expérience littéraire est le produit d'une évolution relativement courte. Au XIXe siècle européen, création, critique et recherche sur les œuvres formaient un ensemble discontinu, contradictoire, arhythmique même — tout cela n'allait pas au même amble —, solidement articulé toutefois. Ces relations